

Adieu, mon enfant !

CONTE DE PREMIERE COMMUNION



DES années ont passé. Dans la petite maison de famille, si grande maintenant, je me retrouve seul.

J'ai parcouru la France au hasard des garnisons, accepté ce que le sort m'a dévolu ici-bas, toute la Destinée, et eu des luttes intimes où l'être se hausse, goûte le charme triste, indicible des sensations rares exacerbées par le rêve. Ainsi faisant j'ai appris durement non seulement mon métier de soldat et de chef, mais mon métier d'homme, d'être vaincu, condamné par la fatalité des origines premières. J'ai vérifié à mes dépens, connu largement cette lâcheté individuelle et cette lâcheté collective dont Alexandre Dumas fils a si bien écrit la tristesse dormante qu'elles laissent au fond des êtres honnêtes et délicats.

* * *

J'ai aimé... Pourquoi pas ? — J'ai fait comme les autres. Les seules choses bonnes de la vie je les ai voulues. Maintenant en le reposant silence de cette demeure je reviens las des efforts accomplis. Loin de la trop grande lueur du dehors, ici, comme en le recueillement des sanctuaires oubliés, je m'enferme en un passé qui fut le mien, — le nôtre, à Cousinette et à moi, — et pieusement je m'abandonne aux si lointains et si bleus souvenirs. Veillées d'hiver, soirées solitaires, heures d'extase et de foi, tous les débris de ma vie sont là, dressés à mon appel, surgis en le rayonnement d'un solennel ex-voto. C'était le temps où nous étions trois, deux enfants et une bonne grand-mère, tous les trois s'aimant fort bien !

Grand-mère dort maintenant là-bas, dans le petit cimetière de notre village. Quant à Cousinette, au chevet des malheureux, des abandonnés, des soldats souffrants, où elle porte la douceur de ses beaux yeux, le rayonnement chaste de son âme, on ne la connaît plus que sous le nom de soeur Marie des Anges. Dans la chambre blanche si modeste qu'elle habitait quand elle vivait parmi nous j'ai souvent, évoquant sa chère vision, prononcé ce nom aux sonorités lentes d'orgues invisibles, très idéales, mais jamais comme ce soir, le coeur tremblant, écoutant tomber les syllabes dans le grand silence de cette heure inoubliable, je n'ai connu tant d'émotion respectueuse et désolée.

C'est qu'à travers les meubles, dans les tiroirs, sur tous les objets épars qui furent sa vie, j'ai osé porter la main — ô le grave et langoureux pèlerinage de mon coeur ! — et sous la double tablette à secret du petit secrétaire Louis XV, un cadeau de moi, j'ai trouvé ces feuillets où sa grande écriture droite, sévère, limpide comme son âme fière et généreuse, a attiré de suite mes regards. Et j'ai lu ceci :

"Toute petite je l'ai aimé.

Quand je songe aux infinis détails de notre vie d'enfants, je me demande même si ce pauvre mot si couramment employé peut rendre toute ma pensée, si je ne dois pas dire : adoré. C'est réellement l'expression qui fera le mieux comprendre cette sorte d'affection que j'ai toujours eue pour ce grand garçon aux si douces manières qui me prenait sur ses genoux, me berçait et de sa belle voix grave, émue, me disait de si jolies choses. Comme un grand frère très bon il suivait ma vie, épiait chacun de mes pas, développait en moi tout ce que j'ai de noble et de sincère. On voyait que je représentais beaucoup plus à ses yeux que la petite fille espiègle et folle que j'étais. En lui, l'idée de la femme que je serais un jour me grandissait et ses façons en prenaient un respect touchant, une délicatesse de mère, une affection sérieuse et profonde dont je n'ai pas su alors toujours bien apprécier les actes les plus ordinaires, mais dont le souvenir me met au coeur une palpitation étrange, glisse au long des cils quelques larmes silencieuses qu'il ne verra jamais...

Allons, Cousinette, du courage !... Ne pleure pas. Il faut aller jusqu'au bout puisque tu as commencé.

... Et puis, ai-je jamais été pour lui autre chose réellement que l'amie d'enfance plus jeune, la pe-

tite cousine qu'il faut aimer, simplement parce que l'usage le veut ainsi, la petite poupée qu'on attife et promène avec orgueil ?... Qu'as-tu à répondre à cela, Cousinette ? — Rien... rien de très précis. Mon Dieu, c'est péché de vouloir trop approfondir les choses... cependant il me semble qu'au cours des années écoulées, en y regardant bien, je lui ai donné l'éveil de sensations plus fortes, que sans le vouloir j'ai eu mes instants de muette poésie, comme toutes les créatures, même les plus sacrifiées ici-bas.

Ainsi je me revois, par une après-midi ensoleillée, en robe blanche de première communiant, très sérieuse, très émue encore du grand acte accompli le matin, me promenant à son bras dans le parc. Grand-mère nous avait suivis quelque temps. Bientôt sous l'allée silencieuse, dans l'ombre verte légère qui nous enserrait tous les deux, nous nous retrouvâmes seuls. Je l'écoutais parler. Il me disait que la vie d'enfant était finie, qu'à partir de ce jour une orientation nouvelle de ma personnalité s'imposait, qu'en moi peu à peu allait se dé-

velopper une âme plus forte, âme de celle qui serait femme un jour. Etre femme !... Avec quel trouble cela me pénétrait !... Oui, je

serai l'être qu'il évoquait à mes yeux, celle toute modeste qui vit dans l'ombre de la famille, celle qui est la joie de tous et qui console les chers êtres groupés autour d'elle.

Ah ! mon cher Jean, comme délicatement, en des mots purs et élevés vous m'avez éveillée à des devoirs nouveaux si grands !

Comme vous me l'avez donnée large et sereine cette vision bienfaisante du rôle que je dois prendre dans mon intérieur, hélas ! que j'aurais tant aimé !...

Parfois je levais les yeux vers lui. Alors, par crainte de m'avoir trop profondément touchée en les voyant songeurs, étonnés, il souriait et murmurait :

— N'aie pas peur, Cousinette... laisse aller le temps — et n'oublie pas ce que je te dis là.

Puis il se reprenait, achevait :

— Quelle petite femme délicieuse tu feras !

Ce qu'il m'a dit ce jour-là, il me semble l'entendre encore, et je constate que la métamorphose annoncée s'accomplit peu à peu telle qu'elle était prévue. Je me forçai d'abord à un maintien plus digne je m'astreignis à mille petits détails de notre vie commune. Je devins sérieuse. Je m'imposais des tâches, une foule de devoirs que je poursuivais scrupuleusement et puis, c'est vrai, je me voyais devenir tout autre. Sous les éclats de rire de Cousinette s'ébauchait la petite Cendron, celle qui, la dernière, devait se trouver au foyer abandonné, seule, sans sourires et sans chansons...

Tout en pensant au bien à faire, au mieux à édifier, mon pauvre Jean, vous avez négligé l'enfant. Pendant que vous lui donniez un caractère nouveau, façonniez l'âme, avez-vous pensé un seul instant au coeur de la jeune fille ? Ce qu'il advint devait se prévoir. Le but rêvé, de quel nom le parer ? Quelle forme lui donner ? Vers qui tout naturellement s'exhaleraient ces tendresses secrètes, inquiètes, qui naissent en moi parfois avec tant de violence que j'en gardais des langueurs pleines les yeux, des tristesses dont s'alarmait grand-mère...

— Tu n'es pas malade, petite ?

Quand elle me voyait trop absorbée en quelque ouvrage, devinant une simple contenance :

— A quoi rêves-tu, mon enfant ?

Et ses bons yeux semblaient me dire :

— Tu es trop jeune encore... Ne rêve pas... Cela fait tant souffrir !

Oui, vers qui monteraient tous ces efforts, se précipiterait l'idée, s'affermirait le désir, s'orienterait mon âme si ce n'est vers vous vous... mon cher Jean ?... Ah ! comme rien qu'à l'écrire, ce nom,

mon pauvre coeur se serre, comme ma main tremble !... Mes yeux se voilent... Allons, Cousinette, courage !... Ne pleure pas... Où donc en étais-je ? Je me passionnai pour l'étude.

Jean me paraissait tellement au-dessus de moi, si instruit, et Cousinette si ignorante, que j'eus un soir cette perception très nette, très cruelle, qu'il n'aimerait jamais qu'une femme digne de lui et non la petite sotte que j'étais malgré tout mon coeur tendu vers lui. Alors je résolus de lutter. Je passais des nuits à travailler, car grand-mère ne voulait pas me voir trop longtemps dans mes livres pendant le jour.

Quand il était là nous parlions poésie, histoire, littérature, grands maîtres. Il m'élevait sans cesse au-dessus de moi-même, m'entraînait à sa suite, me créait une atmosphère nouvelle, des horizons larges, merveilleux où des apothéoses étincelaient. Ah ! le bon temps où chaque jour apportait sa pierre à l'édifice, où le rêve s'affermissait dans les beautés découvertes !

* * *

J'ai passé mes examens. J'ai là tous mes parchemins roulés ensemble, errant au fond d'un tiroir. Le dernier conquis, il y eut grande fête. Grand-mère donna un dîner. On y vint des environs, et au dessert le plus vieil ami de la famille fit un discours. Quant à moi, une fois les lumières éteintes, quand je me suis retrouvée seule en ma chambre, agenouillée, pour faire ma prière devant le portrait de ma chère maman, j'ai été prise d'une crise de larmes. Oui, j'ai pleuré, ayant subitement peur, une très cruelle détresse.

Très faible, j'ai dit, joignant les mains :

— Qu'il soit heureux, mon Dieu... et pour moi... que votre volonté soit faite !

A quoi bon rappeler d'autres incidents. J'ai assez pleuré, étalé ma faiblesse, ma dernière... Dieu seul verra les autres.

Il m'en coûtera beaucoup de quitter tout ce qui m'entoure, ces choses que j'aime parce que d'autres qui ne sont plus et nous ont aimés tout petits les ont maniées et soignées en pensant à nous. Mais je ne peux plus vivre au milieu de sa pensée constante qui me heurte et me brise. Et puis, il me l'a appris, toute existence ici-bas, même la plus chétive, a un but dans la vie, des devoirs à remplir, du bien à faire... Adieu, Jean, mon cher Jean !...

Vous n'avez pas pensé que cette affection naïve d'enfant pourrait un jour se développer, s'épanouir en une tendresse plus vivante, plus forte. Au moment de me séparer du monde, croyez que je ne vous en veux pas. Il y a des choses qu'on ne force pas. Le rêve de la fiancée doit éclore librement comme les plantes rares en la tiédeur des serres...

Maintenant Cousinette s'en va... est partie... n'est plus !

Je m'efforcerais d'être, je vous le jure, dans ma nouvelle existence, la femme forte et miséricordieuse que vous avez voulu créer en moi. Je n'ai eu ni foyer, ni famille, ni amour... et j'irai parler de joies, d'espoirs à d'autres plus déshérités, plus éprouvés que moi. En aurai-je toujours la force ? Il le faut.

Mais j'espère que Dieu, qui voit toute chose, ne m'épargnera pas les épreuves pour cela, car je lui offre d'avance, et de grand coeur, comme je le ferai chaque jour en une ardente prière pour vous, mon cher Jean,

pour vous... et celle que vous aimerez, celle qui entrera à votre bras dans cette demeure, ayant un vague émoi à remuer toutes ces poussières et ces silences de nos chers morts, qui passera dans cette chambre blanche de jeune fille où Cousinette est morte pour avoir trop rêvé...

Où suis-je ?

Je pleure comme un enfant...

A la maison-mère de l'Ordre on m'a dit qu'elle avait été à la Réunion, puis à Madagascar. Et puis, c'est tout...

O la torture horrible, le crucifiement de tout ce qui peut palpiter et souffrir en moi !...

Soeur Marie des Anges, chère petite martyre bien-aimée, vous dont l'âme sereine et forte m'écoute, suivant votre promesse dernière, ayez pitié !... pitié de tous les malheureux, de tous les misérables sans en excepter un seul. — un seul ! — de peur que je sois celui-là...

JEAN SAINT-YVES.



Il me disait que la vie d'enfant était finie.



... Elle prie pour moi... moi qui ai fait ça...